



De Edgar Szoc

Mise en scène Julie Annen

Avec Arnaud Botman, Marie Cavalier-Bazan, Nathalie Mellinger, Ninon Perez et Baptiste Sornin

Dramaturgie Vivien Poirée

Scénographie Olivier Wiame

Costumes Prunelle Rulens

Lumière Marc Defrise

Son Joseph Olivennes

Une coproduction du Théâtre de Poche, de la Coop et Shelterprod. Avec le soutien de Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge et le soutien du Centre des Arts Scéniques. En partenariat avec la Plateforme Citoyenne de Soutien aux Réfugiés

REVUE DE PRESSE – Novembre 2022

Presse écrite

La Libre – Marie Baudet – 17/02/2021

La Capitale – Zhen-Zhen Zveny – 02/11/2022

La Libre – Stéphanie Bocart – 10/11/2022

Télé

Bx1 – « Connaissez-vous ... » avec Fabrice Grosfilley – 20/11/2022

Radio

RTBF La Première – « Le Mug » avec Elodie de Sélys et Xavier Vanbuggenhout – 09/11/2022

Bx1 – « Le Brunch – 09/11/2022

RTBF La Première – « Week-end 1ère » avec Charlotte Dekoker – 09/11/2022

Radio Judaïca – « Judaïca Culture Club » avec Irit Daniel – 14/11/2022

RTBF Musiq'3 – François Caudron - 22/11/2022

Web

Demandez le Programme – Didier Béclard – 7/11/2022

RTBF.be – La Rédaction – 09/11/2022

Espaces de Libertés – Sandra Evrard – 14/11/2022

Demandez le Programme – Didier Béclard – 16/11/2022

Tribumédias – Didier Tellier – 17/11/2022

KAROO – Sathya Stevens – 22/10/2022

“Belgium, Best Country” ou la trace théâtrale d’une polyphonie citoyenne

Edgar Szoc à la plume, Julie Annen à la mise en scène, pour un opus en gestation au Poche. Simplicité, fermeté, humanité.

Avant-propos Marie Baudet

Qu’il voie le jour comme prévu, en mars (“sous condition de décisions ministérielles favorables à la reprise des activités dans les lieux culturels”, ainsi que le formule le Théâtre de Poche), ou qu’il soit reporté en juin 2022, le spectacle est en cours de répétition.

À l’origine de *Belgium, Best Country*, il y a “la rencontre de deux envies”, explique Edgar Szoc, enseignant, chroniqueur, impliqué dans la Plateforme citoyenne et ayant hébergé plusieurs migrants. “Olivier Blin souhaitait au Poche un spectacle sur l’hébergement, moi j’avais envie d’écrire là-dessus – pas forcément pour la scène au départ, mais pour laisser une trace de ce qui s’est passé, et qui est un véritable réservoir à histoires.”

Ce qui s’est passé? En 2019, à travers tout le pays, des bénévoles ont proposé quelque 50 000 nuitées à des migrants. On estime à plus de 8000 les foyers belges ayant au moins une fois offert gîte et couvert à des personnes déplacées, les mettant à l’abri non seulement de la faim et du froid, mais aussi des arrestations arbitraires et expulsions. Un véritable mouvement.

“Dix jours avant que ça commence, ça paraissait invraisemblable. Dans quelque temps, ça semblera peut-être tout à fait fou”, expose Edgar Szoc.

Immersion, implication, imprégnation

Sa propre immersion, son implication dans le mouvement ont conduit à une écriture sinon documentaire, du moins fruit d’un processus d’imprégnation. Ces monologues de fiction adoptent le point de vue des hébergeurs, “un choix assumé un peu douloureusement”, confie l’auteur. Qui relève par ailleurs que “souvent ce sont des femmes”.

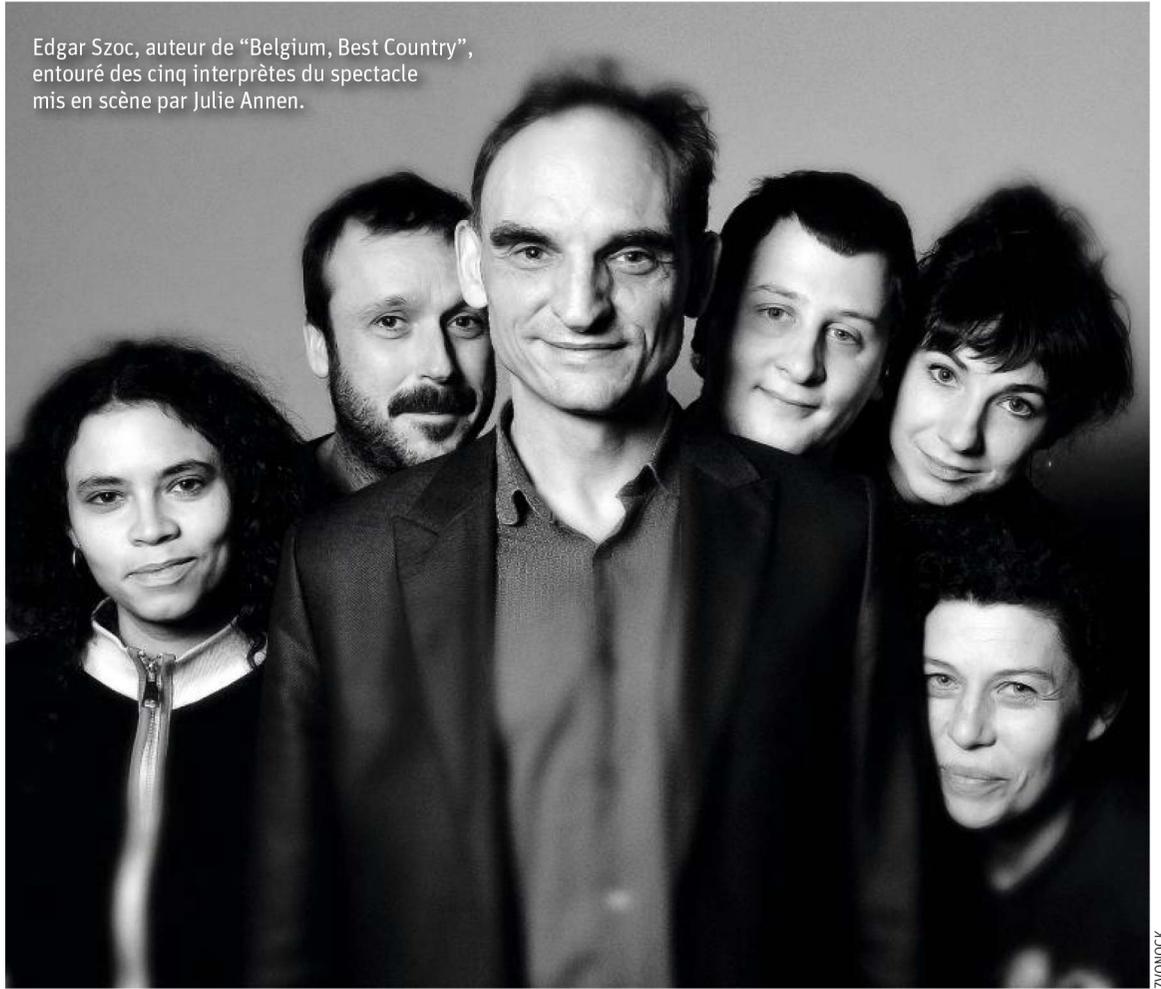
De la diversité des parcours de ces hébergeuses et hébergeurs, de la somme des expériences éprouvées, Edgar Szoc a retenu et traduit “aussi bien les descriptions froides, presque comptables, que les motivations humanistes, ou encore la politisation de beaucoup de ces personnes qui, à partir de la rencontre, sont devenues spécialistes du droit des étrangers”.

Forcément polyphonique, l’ensemble contient la “tonalité mélancolique” du regard porté sur cette situation. “Un regard à la fois rétrospectif et interrogateur sur ce qu’on en garde, ce qu’on en fait.” Qu’en faire justement? Laisser une trace, on l’a dit, “en évitant les deux écueils que sont d’un côté la glorification, de l’autre l’ironie”.

L’audace citoyenne

Quant à savoir comment donner corps à de telles paroles, c’est à Julie Annen qu’il revient de l’exprimer. Bien que fictionnalisées, “ce sont des citations, on va donc prendre systématiquement la défense de l’individu qui témoigne”. En optant pour “une parole proche de l’acteur ou l’actrice qui la porte” plutôt que pour l’incarnation, la metteuse en scène souhaite “faire entendre davantage la

Edgar Szoc, auteur de “Belgium, Best Country”, entouré des cinq interprètes du spectacle mis en scène par Julie Annen.



multiplicité des voix que la pluralité des gens”.

En plein processus de création avec l’équipe de *Belgium, Best Country*, à moins de trois semaines avant la première présumée, Julie Annen aimerait transmettre par ce spectacle ce qu’elle a ressenti à la vision du documentaire *Sur la route des migrants*, au moment où Carola Rackete, capitaine du navire de sauvetage Sea-Watch 3, malgré l’interdiction décrétée par l’Italie, déclare prendre la responsabilité d’accoster. “C’est toute la tragédie grecque qui, à ce moment, descend de ce bateau. Et elle dit: je le fais, parce que ces gens ont besoin qu’on le fasse.” Simplement, fermement, humainement. “Tout est axé sur cette audace, ce sens de la citoyenneté nourri par la capacité de s’indigner et d’agir.”

Avec cinq interprètes – toujours tous présents sur le plateau – pour une quinzaine de monologues, la mise en scène entend “défendre ces paroles sans trop les caractériser, les genrer, les connoter socialement, avec ce qu’il faut de charnalité pour rendre compte du collectif”.

Entre associatif et créatif

Ces paroles seront entrecoupées, explique Julie Annen, d’interventions sonores “apportant de la contextualisation politique, des réactions, des prises de parole un peu plus théoriques”. Quant à l’aspect visuel... “On travaille d’abord la matière, le propos; on mettra l’emballage

“Comment expliquer l’aspirateur de table à un Soudanais qui rêve de miettes?”

Edgar Szoc
Chroniqueur, auteur de “Belgium, Best Country”

“On participe à la confection d’une mémoire sur ce qu’est ce mouvement.”

Julie Annen
Metteuse en scène

quand le cadeau sera prêt”, sourit notre interlocutrice.

“On est plusieurs membres de l’équipe à avoir fait partie des hébergeurs.” Vécu de l’intérieur, le sujet a par ailleurs été creusé, étayé, notamment avec des représentants de la Plateforme citoyenne (d’ailleurs partenaire de la création) et via une longue intervention du Ciré à propos des migrations. Outre l’acte solidaire, c’est bien d’une pensée construite qu’il s’agit ici.

“Quant au lien avec le Poche, il implique que les choses ont circulé entre l’associatif et le créatif”, souligne Julie Annen. Pour qui un fil certes multicolore mais solide traverse l’ensemble: “Aussi différentes que soient toutes ces personnes, aussi singulières que soient leurs raisons, il y a un moment où elles ont ouvert leur porte. C’est peut-être ça l’exception belge, ces milliers de foyers devenus hébergeurs. Il y a de quoi être fier.”

→ “Belgium, Best Country” d’Edgar Szoc | Mise en scène Julie Annen | Avec Arnaud Botman, Marie Cavalier-Bazan, Nathalie Mellinger, Ninon Perez et Baptiste Sornin | Dramaturgie Vivien Poirée | Scénographie Olivier Wiame | Costumes Prunelle Rulens | Son Joseph Olivennes.

→ Bruxelles, Théâtre de Poche, du 2 au 26 mars – si les lieux culturels peuvent rouvrir – ou en juin 2022. Infos: 02.649.17.27 – www.poche.be

lalibre.be

“Belgium, Best Country”, avant-goût en images
Retrouvez en ligne la vidéo de notre partenaire Théâtres-moi.

«Belgium Best Country»: hommage aux plus de 8.000 hébergeurs belges de migrants

Avec le Théâtre de Poche, Edgar Szoc, président de La Ligue des droits humains, aborde la migration et les plus de 8.000 hébergeurs belges. À travers « Belgium Best Country », il rend hommage à ces derniers tout en pointant la politique migratoire.



« Belgium Best Country ». C'est le constat qu'ont dressé beaucoup de migrants du Parc Maximilien face à la solidarité que de nombreuses familles ont manifestée. Pour leur rendre hommage, Edgar Szoc, ancien chroniqueur à la RTBF, aujourd'hui président de La Ligue des droits humains, fait entendre la multiplicité des voix de ces hébergeurs dans un nouveau spectacle au Théâtre de Poche.

« Belgium Best Country » parle aussi des migrations à travers le regard de ceux qui accueillent. Ces hébergeurs qui tentent de trouver une forme d'intégrité à travers des sentiments fatalement ambivalents, tiraillés entre leur éthique et leur réalité quotidienne (et émotionnelle).

« J'étais chauffeur, j'étais passeur, j'étais sauveur. J'étais le Bien, j'étais le Mal : ça dépendait de qui regardait. C'était transgressif mais c'était juste. C'était sans danger mais c'était grisant quand même », entendra-t-on sur scène.

En 2019, des bénévoles ont proposé quelque 50.000 nuitées à des migrants qui ont ainsi pu dormir à l'abri et ce, à travers tout le pays. On estime les familles d'hébergeurs belges à plus de 8.000, qui ont accueilli au moins une fois un migrant chez elles. Autant de familles hors-la-loi par cet acte moins simple qu'il n'y paraît.

Ukraine

Le nom de la pièce permet également de pointer avec sarcasme la politique de migration en Belgique. La thématique fait écho à l'actualité avec les 58.500 réfugiés Ukrainiens qui ont obtenu le statut de réfugié en Belgique, suite à la guerre, grâce à l'activation de la protection temporaire, une mesure qui existe depuis 20 ans mais qui n'avait encore jamais été appliquée. En 2019, la majorité des migrants arrivant en Belgique était des Afghans, des Syriens, des Palestiniens et Irakiens. Cette année-là en Belgique, seuls 36 % des demandeurs d'asile ont reçu une réponse positive à leur demande d'asile. Pour les autres, il ne restait que l'illégalité...

Belgium Best Country. Au Théâtre de Poche du 8 au 26 novembre. Info et réservation au 02.649.17.27 et sur www.poche.be

“Belgium, Best Country” : La Belgique, “meilleure terre d’asile” ! Vraiment ! ?

Scènes Edgar Scoz
donne voix aux hébergeurs
de migrants. Au Poche.

Critique Stéphanie Bocart

Ni alcool ni gestes ambigus. Voilà les deux codes principaux lorsqu’on accueille chez soi un ou des migrant(s). Après, “*héberger, c’est très simple*”, confie cette dame qui a offert son toit à neuf migrants. En revanche, face à “*des inconnus*”, qui, très souvent, ont rejoint l’Europe au péril de leur vie, parlent une autre langue, ont une autre culture... “*c’est tout un art de briser la glace*”, reconnaît une autre hébergeuse. “*Moi, se rappelle un jeune homme qui convoyait des migrants d’un hébergement à l’autre, les premières fois, je voulais qu’ils me racontent. Parce que je voulais des trucs à raconter [...] Il fallait me payer en frissons: Libya, torture... Italy, very bad, war.*”

En 2019, au plus fort de la crise migratoire, face à la politique d’asile défaillante de notre gouvernement, environ 8 000 familles belges ont logé au moins une fois un migrant. Comble de l’ironie: alors qu’aujourd’hui, les autorités encouragent la population belge à accueillir des réfugiés ukrainiens, il y a trois ans, ces 8 000 familles étaient passibles de poursuites judi-



ZWONOCK

“Belgium, Best Country”, un spectacle d’Edgar Scoz, mis en scène par Julie Annen.

D’anecdotes
en confessions,
*Belgium, Best
Country* met
en lumière une
réalité qui a dû
rester cachée.

ciaires, au motif qu’elles étaient soupçonnées de participer à un trafic d’êtres humains...

Bureaux austères et canapé

Chroniqueur à la RTBF et administrateur de la Ligue des droits humains et de la Plateforme de soutien aux réfugiés, Edgar Scoz a lui-même hébergé des migrants. De cette expérience inédite de solidarité, il en a tiré un spectacle, *Belgium, Best Country*. “*J’avais envie de laisser une trace, de rappeler ce qui a été possible, pour que ça le redevienne*”, explique-t-il. Entre documentaire et fiction, son texte relaie ainsi la voix de celles et ceux qui, un jour, ont ouvert les portes de leur

foyer à des citoyens du monde (Soudan, Irak, Afghanistan...) pour les aider dans leur quête fragile, périlleuse d’une vie meilleure. Touchants et éclairants, ces témoignages sont interprétés par cinq artistes talentueux: Marie Cavalier-Bazan, Ninon Perez, Nathalie Mellinger, Baptiste Sornin et Arnaud Botman.

Tour à tour, ils se glissent dans la peau de divers hébergeurs et hébergeuses, qui piochent dans leurs souvenirs et racontent. D’anecdotes poignantes et drôles en confessions (sur les doutes, échecs, frustrations, joies... qui ont traversé ces bénévoles), *Belgium, Best Country* met en lumière une réalité qui a dû rester cachée pour protéger des milliers de réfugiés des rafles, des arrestations arbitraires, des expulsions, etc. La mise en scène, soignée et épurée, de Julie Annen (elle aussi hébergeuse) joue d’ailleurs habilement sur les clairs-obscur, en résonance parfaite avec la plume de Scoz qui égrène les antithèses. Tout comme la scénographie d’Olivier Wiame: des austères bureaux (qui rappellent ceux des administrations telles que l’Office des étrangers ou les commissariats de police) au canapé confortable d’un intérieur cosy, les hébergeurs se mettent ainsi à table et à nu.

→ Bruxelles, Poche, jusqu’au 26 novembre. Infos et rés. au 02.649.17.27 ou sur www.poch.be



Le 09/11/2022



Disponible ici : <https://bx1.be/categories/culture/connaissez-vous-recoit-karin-clercq-edgar-szoc-nicolas-buyse-jihan-el-meksali-et-jeremy-nawasadio/>



Le 09/11/2022

bx1
Radio de Bruxelles

LE BRUNCH

PRÉSENTÉ PAR
CHARLOTTE MARÉCHAL
DU LUNDI AU VENDREDI À 9H00

Le Brunch, c'est votre rendez-vous culturel des matins de BX1, présenté du lundi au vendredi
entre 9h00 et 11h30 par Charlotte Maréchal et sa bande.

S'abonner : Flux RSS

Disponible ici : <https://bx1.be/radio-emission/le-brunch-09-11-2022/>



Le 09/11/2022



Disponible ici : <https://auvio.rtf.be/media/le-mug-le-mug-2959590>



Le 12/11/2022



Disponible ici : <https://auvio.rtf.be/media/week-end-premiere-week-end-premiere-2960653>



Le 22/11/2022



A écouter ici : <https://audio.rtf.be/media/info-culturelle-belgium-best-country-au-theatre-de-poche-expo-ornamentum-diane-venet-a-la-ville-empain-2963866>



Un pays meilleur que son gouvernement

Belgium Best Country : Interview de l'auteur Edgar Szoc

En 2019, un véritable mouvement citoyen a poussé de nombreux Belges à proposer un hébergement à des migrants sans abri, essentiellement au Parc Maximilien à Bruxelles. Edgar Szoc qui s'est fait connaître du grand public par ces chroniques, souvent acerbes, sur les ondes de la RTBF avant de devenir président de la Ligue des droits humains, a lui-même hébergé une dizaine de migrants. Dans « Belgium Best Country », il donne la parole à ces citoyens pour lesquels ils était plus important de faire preuve d'humanité que de respecter la loi.

Pourquoi avoir choisi le théâtre pour aborder ce sujet ?

Edgar Szoc : C'est un peu le hasard et une proposition du Théâtre de Poche. J'avais envie d'écrire sur cette thématique mais je n'avais pas vraiment d'idée de forme très particulière. Et comme souvent avec moi, il faut que l'on me pousse un peu et c'est le Poche qui l'a fait. Du coup c'était le théâtre. J'avais déjà fait des one man show, j'écrivais pour moi et je jouais tout seul et il n'y avait même pas de mise en scène. Ici, c'est la première fois que je fais l'expérience, un peu bizarre, d'écrire un texte, puis on a fait le choix avec la metteuse en scène, Julie Annen, que je ne m'occupais de rien d'autre. Je n'ai pas participé aux répétitions, je n'ai rien vu que le produit fini. Et je m'attendais à être évidemment surpris, en partie positivement et en partie négativement parce que tu es un peu dépossédé de ton texte. Je n'ai été surpris que positivement, je trouve que le résultat est bien meilleur que mon texte.

C'est une expérience un peu inquiétante parce que tu te jettes un peu dans le vide, tu te dis si il font des trucs et je trouve ça nul. Tu te renseignes sur tes droits en tant qu'auteur, est-ce que je peux faire interdire à la dernière minute. Et, en fait, j'étais vraiment ravi, c'était très gai.

Et d'où vient cette envie ?

E. S. : Je trouve que ce mouvement, politiquement, est la chose la plus merveilleuse qui soit arrivé, j'ai envie de dire de ma vie. Le plus surprenant est que des milliers de ménages belges ont ouvert leur porte à des transmigrants, des sans papiers, qu'ils ne connaissent ni d'Eve, ni d'Adam. Je prends cette métaphore : il y a des quatre façades du Brabant Wallon dans lesquelles les premières personnes d'origine africaine à rentrer sont des migrants érythréens sans papiers. Cela a quelque chose de tout à fait improbable, cela tient un peu du miracle. Donc il y avait une envie très forte d'écrire là-dessus pour dire, pour rappeler que cela s'est passé parce que j'ai l'impression, et l'évolution de la société ne fait que confirmer cette impression, que dans quelques années on aura même du mal à croire que cela s'est passé tellement c'était incroyable.

Comme toujours, dans ce genre de mouvement qui est, à l'origine, pas très organisé, qui se répand comme une traînée de poudre, cela mène à plein de problèmes. Cela n'avait pas vocation à durer des années. C'est un peu ce que l'on trouve avec l'accueil

des Ukrainiens maintenant. Les gens disent on vous accueille et puis il y a un moment où l'on a envie de se retrouver chez soi sans les invités. Cela devient compliqué. Il y a souvent le risque avec ce genre de mouvement que cela se termine un peu en amertume, parce qu'évidemment on n'a pas réglé les problèmes du monde, on n'a pas changé la politique migratoire belge, et on se retrouve avec une somme de souffrances individuelles qu'on a du mal à assumer dans la durée. J'ai l'impression que ce n'est pas le cas pour le moment mais, un peu préventivement, j'avais envie d'écrire sur les aspects vraiment positifs de ce qui s'est passé qui était généreux, surprenant et parfois drôle.

Il y a un paradoxe dans le fait que des familles ont été poursuivies pour avoir hébergé des Afghans, des Syriens, et là le gouvernement a lancé un appel pour accueillir des Ukrainiens.

E. S. : Il n'y a pas grand chose à ajouter. On peut vite devenir cynique avec cela et dénoncer le racisme d'État. Et il faut le faire. Mais je pense qu'il faut aussi s'appuyer sur ce qui se passe avec les Ukrainiens pour dire qu'avec le soutien de l'État c'est plus facile et cela doit devenir la nouvelle norme. L'Union européenne a activé, pour les cas des Ukrainiens, une directive sur la protection temporaire qui est une vieille directive, elle date de 2001. Elle n'avait jamais été activée, elle aurait dû l'être entre 2015 et 2017. Mais le fait qu'elle le soit maintenant, cela crée un précédent. On l'a fait pour les Ukrainiens, cela n'a pas mené à des catastrophes, on va le refaire. Mais il est vrai que le contraste entre les deux situations est très frappant et il est difficile de l'imputer à autre chose qu'une forme de racisme d'État. C'est ça qui était merveilleux dans ce mouvement aussi, et qui renvoie au titre un peu ironique de la pièce. On avait Théo Francken à l'époque comme secrétaire d'État à l'asile, on avait un gouvernement de merde et un pays qui était bien au-dessus et bien meilleur que son gouvernement, à la fois sur le plan moral et sur le plan politique. C'est vraiment un clivage entre le gouvernement et la société.

Pour l'anecdote, Belgium Best Country, c'est une phrase qu'on entendait beaucoup au Parc Maximilien quand les migrants racontaient leur périple, c'était littéralement « Lybia torture, Italy very bad, racism,... Belgium Best Country ».

Il y a encore des gens que j'ai accueillis, qui sont passés en Angleterre, qui m'appellent chaque fois que les Diables Rouges gagnent un match, en particulier quand les Diables Rouges gagnent un match contre l'Angleterre, là ils sont doublement contents.

Dans une interview, vous parlez d'étouffement de la résignation.

E. S. : Effectivement, c'est un peu prouver le mouvement en marchant. C'est comme la fameuse phrase, ils ne savaient pas que c'était impossible alors ils l'ont fait. Tout cela paraissait complètement improbable. Lorsque ce mouvement a commencé, il y avait des femmes et des enfants et de jeunes hommes qui dormaient dans le Parc Maximilien. Les premiers activistes à s'être mobilisés l'on fait autour de l'idée « plus une seule femme plus un seul enfant au Parc Maximilien ». Cela a tellement bien marché, il y avait tellement de propositions d'hébergement qu'ils se sont dit finalement plus personne au Parc Maximilien. Ce qui paraissait tout à fait inatteignable parce qu'on est résigné, on se dit que ce sont des problèmes trop grands pour nous. Quand bien même on a un peu de cœur et on refuse la politique du gouvernement, on n'a pas vraiment les moyens de lutter contre cela. Et d'un coup, on s'est rendu compte qu'avec un minimum d'organisation, on a réussi à organiser le plus grand service d'hôtellerie de Belgique

N'y a-t-il pas un risque que ces initiatives citoyennes positives ne se substituent à l'action de l'autorité publique et ne la conforte dans son inaction ?

E. S. : C'était clairement un risque que beaucoup avaient en tête à l'époque. Je pense que c'est moins le cas maintenant parce que on peut imaginer un schéma à terme, qui existe déjà dans d'autres pays, d'un accueil citoyen, qui est quand même plus agréable et plus humain qu'un accueil en centre, financé par les pouvoirs publics. Cela demande beaucoup de contrôle pour qu'il n'y ait pas d'exploitation et que l'on vérifie que cela se passe dans de bonnes conditions. Mais pour les demandeurs d'asile, on peut imaginer d'indemniser ceux qui accueillent des réfugiés. C'est un premier pas vers une inclusion réussie dans la société. Ils apprennent beaucoup plus sur la société belge, ses possibilités, son fonctionnement, en vivant quelques semaines, quelques mois en famille plutôt qu'en étant dans un centre de la Croix-Rouge ou dans un centre de Fedasil. Mais il est clair que l'impulsion de base émanait de gens qui voyait que l'État ne faisait rien et qui ont fait à la place de l'État

Le résultat est que maintenant le travail continue à être fait, en partie, par des familles tandis que la plate forme citoyenne, qui était entièrement bénévole, reçoit des subventions de plusieurs milliers d'euros pour organiser un accueil collectif dans des centres etc. In fine, ce mouvement a mené à ce que l'État, en l'occurrence la Région bruxelloise (normalement ce devrait être l'État fédéral, mais c'est de l'argent public) finance l'accueil de ce que l'on appelle les transmigrants, les personnes sans séjour légal chez nous et qui ne souhaitent pas s'y installer et qui ne demandent pas l'asile.

Comment expliquez-vous que ce soit surtout des femmes qui ont commencé à héberger ?

E. S. : Honnêtement, je n'ai que des hypothèses. On en est vite renvoyé vers des stéréotypes du féminin qui est plus dans le « care », dans l'attention à autrui, dans l'empathie, pour qui la visibilité de la souffrance est atroce. C'est toujours un peu délicat parce qu'on renforce vite des stéréotypes en disant ce genre de choses. Dans ce que j'ai pu côtoyer, c'était un peu plus ambivalent. C'est à dire dans des situations de couple, les deux souhaitaient mais voyaient des problèmes différents et ce n'était pas nécessairement toujours la femme qui était le moteur et l'homme qui disait non jamais.

Vous dites qu'à la base c'est un acte solidaire qui devient quelque part une pensée.

E. S. : Je prends toujours l'exemple de ma mère qui a beaucoup hébergé, qui n'était pas particulièrement militante pour qui c'est un acte solidaire, humanitaire. Et puis, petit à petit, comme beaucoup d'hébergeuses, elle a fini par devenir spécialiste en droit des étrangers. Elle s'y connaît mieux en droit des étrangers que beaucoup de juristes. Alors qu'elle était secrétaire et n'avait jamais fait de droit de sa vie. C'est un mouvement solidaire, humanitaire qui s'est transformé en pensée mais aussi en compétence, en expertise et il y a eu une politisation chez beaucoup de gens. Nombre d'entre eux ont accueilli par réflexe humain, parce que cela ne se fait pas de laisser des gens dormir dehors. Mais à partir de là, ils ont développé une réflexion beaucoup plus politique sur l'Europe forteresse, la possibilité des frontières ouvertes, les migrations internationales etc.

Pas chez tous, parce qu'il y a évidemment autant d'expériences d'hébergement qu'il y a d'hébergeuses et toutes les expériences ne sont pas positives. Il y a des personnes, sans que ce soit dramatique, qui ont essayé et qui ont vu que cela ne leur convenait pas. C'est ce qui est très fort dans le mouvement aussi c'est qu'il y a un rapport à

l'intimité, C'est rentrer chez soi et vivre avec quelqu'un qu'on ne connaît absolument pas avec qui finalement on partage très peu de choses en termes de références culturelles, linguistiques, culinaires ça peut créer du merveilleux mais cela peut aussi créer de l'insécurité et de l'étrangeté, de la bizarrerie.

Je me souviens que ces gens avaient envie de rendre. Ma compagne de l'époque est retournée en Angleterre il n'y a pas longtemps et a rendu visite à deux des personnes que l'on avait hébergées. En rentrant à la gare Eurostar, elle trouve dans sa poche deux billets de 100 livres roulés. Un des hébergés lui avait glissé cette somme subrepticement parce qu'il savait bien qu'elle n'allait pas les accepter. Au moment même de l'hébergement, ils voulaient rendre aussi, ils ne voulaient pas juste être invités. L'un d'eux arrosait les plantes quatre fois par jour, ce qui est évidemment très mauvais pour les plantes. C'était très compliqué de lui expliquer que c'était extrêmement gentil et touchant et que l'on comprenait bien la motivation mais qu'en fait il valait mieux qu'il ne le fasse pas. Cela peut donner lieu à des tas de scènes, comme celle-là, qui sont cocasses mais qui, selon les caractères peuvent être pénible à vivre. Comme un jour, on rentre et tout notre linge avait été repassé et on s'est dit que l'on est en train d'exploiter de la main d'œuvre illégale, ce qui n'est pas du tout le but. Eux avaient envie de rendre quelque chose. Il y avait tout un équilibre à trouver qui n'est pas toujours évident et qui peut provoquer des malaises chez certains.

Et sinon, le spectacle est drôle ?

E. S. : Il y a quelques moments drôles. Je n'avais pas envie de faire quelque chose à l'eau de rose, ces héros qui se sont levés... D'ailleurs la pièce commence par le témoignage d'un chauffeur - là c'est ironique, pas drôle mais ironique - qui dit « je conduisais deux Érythréens sur l'autoroute, j'avais l'impression d'être Jean Moulin ». Je n'avais pas envie de faire un spectacle grandiose mais je n'avais pas envie de tomber dans l'ironie systématique non plus. C'est entre le bienveillant et l'ironie, on va dire. C'est quand même incroyable ce qui s'est passé mais on ne va pas non plus en faire un récit mythologique. C'est incroyable mais il y avait, comme dans tout mouvement, des ambiguïtés, des ressorts mimétiques. J'ai l'impression qu'il y a plein de gens qui ont commencé à héberger parce que tout le monde hébergeait et que c'était presque devenu une mode et que cela ne se faisait pas de ne pas le faire. Comme dans tout mouvement humain, il y a des composantes et des motivations différentes mais le résultat était quand même assez fascinant. Donc, ce n'est pas à mourir de rire ou alors c'est malgré moi.

La pièce fait-elle écho à votre propre histoire, puisque vous êtes d'origine polonaise ?

E. S. : Du côté de mon père. Moi, je suis né ici mais je n'ai pas un rapport d'étranger à la Belgique. Je suis belge depuis mes 18 ans. A 18 ans, j'ai dû choisir entre la nationalité belge et la nationalité polonaise et la question ne s'est pas posée 30 secondes.

Mais c'est vrai, tout ce qui a trait aux migrations, à la différence, à la diversité, et à la place qu'on lui fait, sont des questions qui me touchent personnellement et je suppose que ce qui s'est passé là a eu un écho. Je ne l'ai pas vécu comme tel sur le moment même mais en y réfléchissant, je me dis que cela a dû un peu plus particulièrement me toucher du fait de mon histoire à moi.

Propos recueillis par Didier Béclard

« Belgium Best Country » du 8 au 26 novembre au Théâtre de Poche à Bruxelles, le 29 novembre au Centre culturel de Huy (scolaire), le 1er décembre à Central à La Louvière

"Belgium, Best Country", la pièce de théâtre qui rend hommage aux hébergeurs de migrants en Belgique



il y a 9 heures • 14 min

Par **Elisa Goffart**

Le mug

La Première

Scène - Accueil

Culture & Musique

Accueil

Vidéo

Vie pratique

Famille

Théâtre

IMMIGRATION

CP1000

En 2019, des milliers de familles belges ont offert un toit, un lit, un couvert à des **migrants** souvent des hommes venus du Soudan, d'Ethiopie ou encore de Guinée.

« Le propre de ce mouvement d'hébergement, ça a été de mettre des noms sur des chiffres, se rendre compte que c'était des personnes en chair et en os »

Mais pourquoi ce titre, "Belgium, Best Country" ? C'est tout simplement un titre ironique qui **dénonce à la fois la politique des migrants** mais qui en même temps **rend hommage** aux personnes ayant hébergé les migrants.

Dans cette pièce, **Edgar Szoc** s'est inspiré des vrais **témoignages** de celles et ceux qui ont ouverts leurs portes afin d'en faire un spectacle.

Cette pièce, c'est un tout, c'est un spectacle qui émeut, qui fait rire, qui désespère mais surtout qui redonne espoir en l'être humain, comme le dit Edgar Szoc : "*On commence par des gestes purement humanitaires et on finit par se penser à commettre des délits comme le franchissement illégal de frontières.*"

Un spectacle à voir au Théâtre de Poche jusqu'au 26 novembre.

Kaléidoscope migratoire : au cœur du chaudron humain

Interview d'Edgar Szoc

Propos recueillis par **Sandra Evrard** · Rédactrice en chef

Mise en ligne le 14 novembre 2022

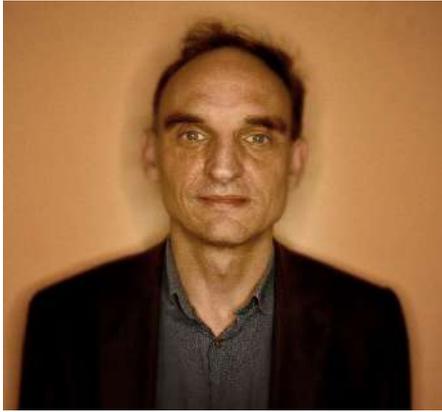


En 2019, près de 10 000 hébergeurs.es ont accueillis un migrant chez eux, avec au total quelque 50 000 nuitées passées au chaud, à la place de la rue. De ces rencontres improbables, Edgar Szoc a construit un récit qui nous plonge dans la subtilité des rapports humains qui s'ébauchent dans de telles circonstances. Un kaléidoscope de moments vécus et partagés, emplis de questionnements. Une vision sans concession, mais exempte de jugement. [Belgium, Best Country](#) raconte ces tranches de vie au Théâtre de Poche jusqu'au 26 novembre.

Dans votre scénario, qui décrit les relations humaines qui se tissent lorsque des familles accueillent des migrants, il est question de codes de l'accueil. Et c'est finalement cette approche, ce mot

inadéquat dans une telle situation, qui sont déconstruits au fil des dialogues. C'est un parti pris, une manière de nous plonger dans l'indicible ?

Oui, c'est une situation tellement improbable, à laquelle on n'a pas été préparé, que l'on aimerait qu'il y ait des codes. Mais il n'y en a pas et il faut faire avec, avec la communication interculturelle, avec ces gestes qui ne veulent pas dire la même chose y compris les expressions faciales. Puis, nous sommes dans une situation



asymétrique, il y a clairement une personne qui donne et l'autre qui reçoit, qui aimerait rendre, mais ne sait pas comment. Chacun imagine les attentes de l'autre.

Edgar Szoc est Président de la Ligue des droits humains, ancien chroniqueur à la RTBF, professeur et dramaturge.

© Svonock

Les règles, les codes ne sont-ils pas aussi imposés par les structures de nos sociétés, par l'État, n'est-ce pas cela qui rend aussi les choses difficiles ?

Je pense qu'au contraire, cela les a facilitées, car nous avons un ennemi commun. C'est d'ailleurs la violence de cet ennemi commun qui a rendu possible ce qui s'est passé, c'était allé trop loin. Je pense que c'était tellement inacceptable que certaines personnes qui ont ouvert leurs portes n'étaient pas vraiment des personnes habituées à cela. Mais il y a eu l'exemple des premiers hébergeurs et le reste s'est enclenché. Les responsables de la Plateforme pour les réfugiés ont d'abord lancé un mot d'ordre : « plus d'enfants et de femmes au parc (NDLR Parc Maximilien où les migrants dormaient à Bruxelles) ». Et ils ont rapidement trouvé des familles d'accueil. Puis cela a été « plus personne au parc », et tout cela est arrivé ainsi, en le faisant.

Dans la pièce, quelqu'un dit à un moment : « comme il n'y a pas de mots pour décrire les hébergés, il n'y a pas de mots pour décrire ce qui se passe ; ça résume bien ce qui se déroule lors de cette expérience d'accueil ?

Oui, tout à fait, c'est très indicible et j'essaye de montrer dans la pièce qu'il y a eu autant de situations d'hébergements que de familles d'accueil. Je ne sais plus combien de personnes ou de groupes nous avons accueillis avec mon ex-compagne, mais c'était à chaque fois différent. Cela s'est toujours bien passé, mais il y en a avec lesquels nous n'avons pas lié de relation particulièrement forte et dont nous n'avons plus de nouvelle et d'autres avec lesquels nous sommes toujours en contact, certains avec lesquels nous avons créé une relation tellement forte que nous avons pensé louer une voiture et les aider à passer la Manche. C'est le cœur de la pièce : il faut témoigner de cette expérience si forte qui s'est produite, de cet élan extraordinaire, mais en même temps, on n'a pas vraiment les mots pour le dire. Je l'exprime plusieurs fois dans le scénario : on ne sait même pas si la personne que l'on accueille a vraiment le nom qu'il dit avoir, s'il vient vraiment du pays dont il affirme venir, on marche dans des zones d'incertitudes, et malgré tout cela, se créent des relations, des émotions.

La pièce montre aussi les motivations diverses des accueillant.e.s, sans concessions, parfois de manière un peu caustique, même si c'est sans jugement.

Oui, il y a eu une certaine mode à un moment. Mais ce que je trouve intéressant, et c'est le point commun entre tou.te.s, c'est qu'il y a eu une forme de solidarité humaine, car on ne laisse pas des gens dans le froid. Chez beaucoup de personnes, chez ma

mère notamment, cela s'est accompagné d'une certaine politisation et même d'une forme d'expertise. Ma mère est devenue spécialiste du droit des étrangers et, elle qui n'a jamais été fort engagée politiquement, l'est devenue à ce moment-là, ça a donc aussi transformé les gens. Il y avait une grande diversité dans les profils et motivations des accueillant.e.s, mais il y a aussi eu, chez beaucoup, une certaine transformation personnelle. C'est quelque chose qui les a profondément bouleversés, transformés, généralement en bien.

Une des protagonistes de la pièce s'interroge sur les limites. C'est un sujet que l'on aborde peu finalement lorsque l'on évoque l'accueil de migrants ou de réfugiés. C'est pourtant crucial afin d'éviter des drames humains, de se connaître, voire de pouvoir dire non.

Exactement, il faut pouvoir le reconnaître aussi. Il y a des gens qui se sont laissés déborder, qui se sont noyés là-dedans, parfois même financièrement, car quand on accueille beaucoup de personnes, les factures augmentent très vite. La Plateforme a essayé d'aider là où elle le pouvait, mais c'est sans doute la plus grande difficulté que de se dire : « Je vais le faire, mais avec mes limites ». C'est très difficile à gérer, car si tu dis à quelqu'un que tu héberges que dès le lendemain tu as envie d'être seul.e, mais que cette personne ne trouve pas de toit... C'est dur de se dire : « au nom de mon confort, je vais vous demander d'aller peut-être dormir dehors ». Cela dépend vraiment du rapport de chacun.e à ses besoins et à la légitimité de ses besoins. Au départ, nous accueillions pour de courtes périodes, mais nous étions aussi frustrés de ne pas pouvoir créer de véritable relation, ce dont nous avions envie. Mais quand on héberge quelqu'un durant deux ou trois mois, forcément, cette personne commence à faire partie de la famille.



La solidarité a fait bouger les lignes dans ce que l'on a appelé "la crise des migrants".

© Zvonock

Est-ce que le sentiment de devoir assumer un devoir de l'État était présent ?

Oui, très très fort. C'était un peu ambivalent d'ailleurs. Certain.e.s se disaient que nous ne devrions peut-être pas le faire, car c'était le rôle de l'État. En même temps, légalement, l'État n'y était pas obligé, car il ne s'agissait pas de demandeurs d'asile, mais de gens de passage dont le but était d'aller en Angleterre. Ceci dit, cette expérience pourrait donner lieu à des innovations sociales intéressantes pour les demandeurs d'asile qui pourraient plutôt être accueillis dans des familles que dans des centres Fedasil ou de la Croix rouge, grâce à ces réseaux de solidarité. Ce ne serait pas idiot qu'à terme cela s'organise avec des indemnités de l'État et un encadrement. À l'époque, cela s'est fait juste avec les personnes de la plateforme, avec une certaine inconscience, une prise de risques, même si au total vu le nombre de nuitées, cela s'est vraiment bien placé.

Quel regard portez-vous quant à l'accueil des réfugiés ukrainiens qui a été plus favorable relativement à d'autres migrants ?

C'est facile d'être un peu cynique, même s'il faut l'être, par rapport au traitement fait ici par l'État, mais personnellement, j'ai plutôt tendance à dire que c'est un nouveau standard : on a montré que quand on veut, on peut. Que c'est faisable, que cela ne bouscule pas la société outre mesure par rapport à tout ce qui arrive pour l'instant, que ce n'est pas le fait d'accueillir des Ukrainiens qui pose problème. Donc plutôt que de m'attarder sur le passé et d'effectuer des comparaisons, j'ai envie de dire : voilà, c'est comme ça qu'il faut faire. Ce sont des situations qui sont amenées à se multiplier, notamment avec les réfugiés climatiques. Il va falloir réfléchir à des processus d'accueil à plus grande échelle. Mais on a montré qu'on pouvait le faire et c'est ça qui compte. Et on le fera la prochaine fois aussi même s'ils ne sont pas blancs.



Il va falloir réfléchir à des processus d'accueil à plus grande échelle.

© Zvonock

Parmi les 10 000 hébergeurs de 2019, il y avait beaucoup d'hébergeuses, comment expliquer ce fait ?

C'est compliqué de répondre à cela sans renforcer les stéréotypes du style « les femmes sont plus dans le *care* », mais sans doute qu'il y a un peu de ça aussi. C'est d'autant plus étonnant que la plupart du temps elles accueillent de jeunes hommes. Déjà faire entrer quelqu'un chez soi que l'on ne connaît

pas, ce n'est pas forcément rassurant, mais pour une femme seule, c'est un sacré geste. Ceci étant, ce n'était pas non plus la situation la plus courante, ce sont majoritairement des couples ou des familles avec enfants qui ont hébergé des hommes seuls, mais c'est vrai que souvent, c'était la femme qui était le moteur de l'initiative. Je continue à m'interroger là-dessus, je n'ai pas de réponse. Aujourd'hui, cet accueil se poursuit via les réseaux mis en place. Et la question reste criante avec la situation actuelle. Mais pour le coup, l'État est aujourd'hui responsable puisqu'il s'agit de demandeurs d'asile. L'État qui a quand même été condamné quelque 5000 fois pour ses manquements.

Pour conclure, finalement : la Belgique, pays solidaire ou pas ? *Belgium best country* ?

La Belgique non, les Belges oui. D'ailleurs *Belgium best country*, c'est eux, les migrants, qui le disent. Mais c'était surtout du fait de la population et pas du gouvernement et peut-être que la rigueur de l'ancien gouvernement était telle que cela a poussé les gens à réagir et à être solidaires.

En tant que nouveau président de la Ligue des droits humains, vous allez demeurer attentif à cette question ?

Certainement, c'est sûrement la question à laquelle on consacre le plus de temps et d'attention, mais ce qui me frappe le plus (car cela fait 16 ans que je suis au conseil

d'administration), c'est que jusqu'il y a quatre cinq ans, la mission que l'on se donnait c'était d'effectuer des recours juridiques, essentiellement devant le Conseil d'État et la Cour constitutionnelle. On gagnait et les modifications législatives entraient en vigueur, alors qu'aujourd'hui, les décisions ne sont pas suivies d'effets, malgré les astreintes. C'est choquant dans un État de droit, de voir comment l'exécutif s'assoit sur les décisions judiciaires. Ce n'est pas rassurant. Et ce n'est pas uniquement dans ce dossier-là d'ailleurs.



Ne pas seulement mimer la solidarité

Par Didier Béclard

Le 16/11/2022

Dans « Belgium Best Country », Edgar Szoc donne la parole à ces citoyens qui ont fait le choix d'ouvrir leurs portes à des migrants abandonnés, voire malmenés, par le gouvernement. Tant sur le fond que sur la forme, la pièce fait mouche, jusqu'à rendre confiance dans le genre humain.

Retour sur les faits : en 2015, la crise migratoire bat son plein. La guerre civile en Syrie pousse des cohortes de personnes sur la route de l'exil. Les institutions européennes tergiversent sur l'attitude à adopter à l'égard de ces flots de réfugiés. Le vieux continent n'est pas prêt pour l'hospitalité.

A côté de cette inaction coupable, des citoyens s'offusquent et refusent de rester passifs face aux migrants épuisés, affamés, transis de froid, qui s'accumulent, dans le parc Maximilien à Bruxelles. La société civile prend le relais et 500 ménages bruxellois décident d'ouvrir leurs portes pour accueillir des migrants et leur offrir le gîte et le couvert.

Le mouvement prend de l'ampleur, on estime que 8.000 foyers, dans toutes les régions du pays, ont protégé des migrants des arrestations arbitraires et des expulsions, au risque d'être eux-mêmes poursuivis en justice. Et ce fut le cas pour certains d'entre eux, puisque le gouvernement de l'époque avait décidé de « criminaliser la solidarité ». Une plate-forme citoyenne se met en place pour fédérer les bonnes volontés et les besoins : hébergement mais aussi déplacements, nourriture, vêtements, ...

Edgar Szoc, ancien chroniqueur à la RTBF, actuel président de la Ligue des Droits Humains et, par ailleurs, professeur d'économie et de politique publique, qui a lui-même été hébergeur, a voulu laisser une trace de ce qui s'est passé. Selon lui, ce mouvement imprévisible et tout à fait improbable relève du miracle tant il est en décalage avec l'attitude passiviste du gouvernement.

« Belgium Best Country » - une phrase souvent entendue dans la bouche de migrants à la fin du récit des affres qu'ils ont traversés dans d'autres pays européens – s'attache à témoigner de ces expériences citoyennes au travers du regard des hébergeurs. Sans faire l'impasse sur les échecs, les sentiments ambivalents de celles et ceux qui se retrouvent tiraillés entre leur envie d'aider et les complications quotidiennes qui peuvent en résulter.

Il y a ceux que l'on appelle les transmigrants, pour qui « la Belgique est un répit pas un but » et dont l'objectif est de trouver moyen pour gagner l'Angleterre. Alors, trois ou quatre fois par semaine, ils disent « I go to chance », le mot chance signifiant hasard. Ils se les gèlent sur une aire d'autoroute en attendant un camion hypothétique.

S'ils échouent, ils reviennent au petit matin, s'ils ne reviennent pas c'est soit qu'ils ont réussi, soit qu'ils se sont fait prendre et sont enfermés dans un centre fermé. On a beau leur expliquer qu'ils pourraient très bien rester et profiter de la sécurité et du confort, rien n'y fait. « On ne peut rien faire contre des rêves qui ont permis de tenir dans des situations extrêmes », explique Edgar Szoc.

Il y a les conseils donnés aux hébergeurs : ne pas servir d'alcool, éviter les gestes ambigus – c'est quoi un geste ambigu ? Il y a cette jeune fille qui n'a pas évité les gestes ambigus et qui, depuis, est devenue maman. Il y a ces voisins que l'on croyait coincés et prêts à dénoncer le crime d'hébergement mais qui se révèlent généreux, à leur manière, mais généreux.

Il y a les échecs comme cette femme qui n'a « pas trouvé les codes » pour être à l'aise avec le migrant qu'elle accueille. Comme ce couple qui n'a pas survécu à l'expérience tant la motivation était différente entre l'homme et la femme. Il y a les révélations des hébergeurs, « on donne un peu, un tout petit peu et l'on prend conscience de sa richesse ». Mais allez donc expliquer l'aspirateur de table à un Soudanais qui rêve de miettes. Mais il y a aussi toutes les réussites, les expériences positives, les remerciements, parfois intempestifs, les découvertes, la rencontre avec l'autre et, souvent, avec soi-même également.

Composée d'une série de tableaux, judicieusement mis en scène par Julie Annen, la pièce est généreuse, fluide. Le propos est fort, convaincant, interpellant, et l'écriture d'Edgar Szoc, se révèle alerte, subtile, incisive et souvent ironique. Sur le plateau, tout n'est qu'équilibre et harmonie. Les interprètes - Arnaud Botman, Marie Cavalier-Bazan, Nathalie Mellinger, Ninon Perez et Baptiste Sornin – changent de personnage à chaque intervention. Le ton est posé, juste, la présence réelle, affirmée sans excès, le jeu s'exprime dans une forme d'aisance et d'égalité entre les comédiennes et comédiens, dont aucun ne tente de tirer la couverture à soi. Tant sur le fond que sur la forme, « Belgium Best Country » est un spectacle, tout simplement, remarquable.

Didier Béclard

« Belgium Best Country » d'Edgar Szoc, mis en scène par Julie Annen, jusqu'au 26 novembre au Théâtre de Poche à Bruxelles, 02/649.17.27, www.poche.be. Le 29 novembre au Centre culturel de Huy (scolaire), le 1er décembre à Central à La Louvière.

« Belgium best country » au Poche : subtil étalage de richesses humaines

Le 17/11/2022

Par Didier Tellier



Un spectacle vivant sur la rencontre entre migrants et hébergeurs. Lorsque la solidarité citoyenne fait la nique à la frilosité et à la résignation du politique. La voix des exilés rapportée par ceux qui les ont accueillis. Une version littéraire brillante où l'humour sert de véhicule au documentaire.

C'est une création théâtrale qui parle de générosité, d'humanité, de solidarité. Ne pas s'y tromper : le sujet n'est pas la Belgique. Il ne s'agit pas non plus d'autosatisfaction. Il s'agit de rencontres, improbables, entre des réfugiés – syriens, soudanais – et ceux qui les ont hébergés, en 2019, dans un élan de

solidarité remarquable, surprenant, miraculeux.

On estime les familles d'hébergeurs belges à plus de 10.000, qui ont accueilli une fois un migrant chez elles. Sans trop réfléchir, face à l'urgence, il s'agit de mettre ces migrants à l'abri du froid, de les protéger des arrestations arbitraires et des expulsions à répétition. Leur parcours sous forme de fuite teintée d'espérance les avait conduits à connaître des moments très pénibles, traumatisants : « Guerre, Libya, torture... Italie, très mauvais. Belgium best country » : c'est l'expression qu'utilisaient alors les réfugiés tassés dans le parc Maximilien, continuant cependant à rêver de passer outre-Manche.

De cet élan de solidarité, il convenait de rendre compte. C'est ce que s'est dit Edgar Szoc, que l'on connaissait comme chroniqueur impertinent sur les antennes radio, avec Walid, mais aussi désormais Président de la Ligue belge des droits humains : « J'avais envie d'en laisser une trace, de rappeler ce qui a été possible, pour que ça le redevienne et le spectacle vivant me paraissait la forme la plus adaptée à ce phénomène lui-même éminemment vivant. »

Il importait, même avec un peu de recul, de faire entendre la voix de ces hébergeurs parlant de ces rencontres, assumant un rôle conforme à leur éthique, mais finalement beaucoup moins simple qu'il n'y paraissait.

Le titre "Belgium best country" comporte bien sûr une dimension ironique. Peu important en fin de compte les motivations, paternalistes parfois ou effet de mode, l'hommage rendu à la mobilisation citoyenne montre la tension entre la société et les responsables politiques de l'époque. Le gouvernement fédéral (« de merde ») de l'époque est dirigé par un certain Charles Michel, l'actuel Président plastronnant du Conseil européen, le Secrétaire d'Etat à l'immigration s'appelle Théo Francken, qui se vantait de s'asseoir sur les principes de la Cour européenne des Droits de l'homme en matière de réfugiés politiques.

Il y a une constante, note l'auteur: « c'est la politisation progressive de beaucoup d'hébergeurs. Ce qui a commencé comme un simple acte de solidarité humanitaire s'est souvent transformé en acte de résistance à la politique du gouvernement de l'époque. J'ai aussi remarqué que beaucoup de citoyens que rien ne prédisposait à cela sont progressivement devenus d'excellents spécialistes du droit des étrangers, qui est notoirement impénétrable... »

Premiers contacts et autodérision

Sur scène, dans une scénographie sobre de Julie Annen, elle-même hébergeuse de migrants en Suisse, les cinq comédiens traduisent au plus près les sentiments ambivalents des 10.000 familles hors-la-loi. Avec autodérision, ils racontent le premier contact, où se mêlent maladresse et drôlerie. Avec talent, à travers le témoignage exclusif des accueillants audacieux, ils parviennent à faire naître la représentation de ces migrants porteurs d'une histoire dont on ne connaîtra que des bribes.

Ainsi que le relève l'auteur, « redéfinir les rapports Nord-Sud apparaît comme un chantier ambitieux, qui ne sera probablement jamais fini. Il y a la volonté de construire des relations individuelles aussi symétriques que possible.

Mais est-ce possible ? C'est étrange, l'hébergement. On donne un peu, un tout petit peu. Et ça fait apparaître toute notre richesse. J'ai un aspirateur de table. Un aspirateur de table, bordel ! Comment expliquer l'aspirateur de table à un Soudanais qui rêve de miettes ? »

« Belgium best country » de Edgar Szoc. Mise en scène de Julie Annen. Avec Arnaud Botman, Marie Cavalier-Bazan, Nathalie Mellinger, Ninon Perez et Baptiste Sornin.

Théâtre de Poche, jusqu'au 26 novembre 2022.



Belgium Best Country

Par Sathya Stevens
Le 21/11/2022



Jusqu'au 26 novembre, le théâtre de Poche propose *Belgium Best Country* d'Edgar Szoc, une pièce sur la migration en Belgique. Le spectacle rend hommage à plus de 8 000 familles d'hébergeurs belges qui, « plus qu'un toit et de la nourriture, [...] protègent les migrants des arrestations arbitraires et expulsions à répétition.

À partir de vrais témoignages, Edgar Szoc donne la parole à ces personnes qui ont décidé de participer à l'élan d'accueil des migrants qui s'est manifesté depuis 2017 en Belgique. L'auteur de *Belgium Best Country* a choisi de se concentrer sur le récit des hébergeurs, laissant la voix des migrants absente du spectacle : « J'ai été hébergeur et je me sens légitime à porter cette voix-là. En revanche, il me paraît beaucoup plus complexe de parler à la place des migrants.

La pièce explore la « confrontation » entre migrants et hébergeurs et tente de rendre compte des questionnements et ressentis des familles qui ont accueilli des migrants. Au fil des témoignages, on comprend que chaque rencontre varie en fonction des personnes. Certains hébergeurs cherchent à « jouer les héros », certains tombent amoureux des migrants qu'ils accueillent, tandis que d'autres sont gênés et réalisent le privilège et le confort de vie dont ils bénéficient au quotidien.

« C'est étrange, l'hébergement. On donne un peu, un tout petit peu... Et ça fait apparaître toute notre richesse. J'ai un aspirateur de table. Un aspirateur de table, bordel ! Comment vous expliquez l'aspirateur de table à un Soudanais qui rêve de miettes ? »



©Zvonock

Alors que l'hébergement permet à certains de suivre « l'effet de mode » (un témoignage très percutant relate la pression sociale vécue par les membres d'un quartier qui ont accueilli des migrants et qui l'année suivante, se sont chacun acheté une Tesla), l'accueil de migrant permet aux personnes

isolées de rencontrer de nouvelles personnes, mais également de rencontrer de nouvelles cultures.

En donnant la parole à cette multiplicité de voix de la part des hébergeurs, Edgar Szoc précise toutefois que parmi les motivations diverses, on observe « La politisation progressive de beaucoup d'hébergeurs. Ce qui a commencé comme un simple acte de solidarité humanitaire s'est souvent transformé en acte de résistance à la politique d'accueil du gouvernement de l'époque.



©Zvonock

Julie Annen, metteuse en scène du spectacle, a su mettre en valeur la diversité de témoignages, qu'ils soient drôles, tristes ou touchants. La mise en scène reste épurée et simple pour soutenir le texte très incisif de Edgar Szoc. Le plateau n'est composé que de tables et chaises, pas réellement exploitées, ce qui rend la pièce assez statique. Toutefois, les témoignages sont parfois entrecoupés par des enregistrements audios de réels hébergeurs, de la presse, de politique ou de membres de

milieux associatifs. Ces interventions permettent de replacer les témoignages interprétés par les comédiens et comédiennes dans le contexte politique en Belgique et de montrer que la thématique est concrète, réelle et actuelle. Le spectacle est alors à la limite entre le documentaire et la fiction, ce qui impacte fortement le public qui se sent immédiatement concerné par la réalité migratoire.

Le spectacle reprend une quinzaine de témoignages différents. Les acteurs et actrices parviennent à interpréter la thématique dans toute sa complexité en évitant un jeu stéréotypé. Ainsi, le texte n'entend pas reprendre le récit de ces hébergeurs comme une généralité mais plutôt permettre à des voix singulières et personnelles de s'exprimer.

J'ai trouvé le jeu d'acteur très juste et percutant. Quel que soit le registre des récits d'hébergeurs (drôle, triste, touchant, bouleversant, violent), les émotions qu'ils véhiculent sont fortes et permettent au public de les ressentir, de s'y identifier voire de s'y reconnaître. Pour reprendre les mots justes d'un ami avec qui j'ai été voir le spectacle, « *Belgium Best Country* arrive à nous faire passer du rire aux larmes ».

Avec du recul, j'ai le sentiment que *Belgium Best Country* est bien plus qu'un spectacle. La pièce est un média qui permet d'informer le public sur les conditions de vie des migrants et les violences qu'ils traversent :

« S'ils ont de la chance, ils ont froid dans un camion. S'ils n'ont pas de chance, ils ont froid sur une aire d'autoroute. S'ils n'ont vraiment pas de chance, ils ont froid – mais en centre fermé. En fait, la chance, pour un Soudanais, c'est un truc un peu particulier. (Silence) La chance, c'est d'avoir froid au bon endroit. »

De plus, les témoignages montrent au public que notre impact, aussi réduit qu'il puisse être, reste important. Le spectacle lutte contre l'inaction face à la situation migratoire et invite les spectateurs et spectatrices à participer à l'accueil des migrants, que ce soit l'hébergement, le don de matériels, ou encore l'accompagnement des MENA (mineurs étrangers non accompagnés). Enfin, la pièce, au travers des témoignages et des interventions sonores, pointe du doigt les décisions prises par les politiques quant à l'accueil (voire le non accueil) des migrants et tente de déconstruire les amalgames et les préjugés.



©Zvonock

Plus qu'une « simple » pièce de théâtre, *Belgium Best Country* est un acte de sensibilisation incisif sur la thématique migratoire. C'est aussi un appel à l'hospitalité, à l'entraide, à la déconstruction des clichés et au retour des valeurs éthiques et humaines.